

**Aliette GEISTDOERFER : Pêcheurs acadiens, pêcheurs
madelinots, Ethnologie d'une communauté de pêcheurs, Les
Presses de l'Université Laval, Québec et les Éditions du CNRS,
Paris, 1987, 496 p., annexes, biblio., tables, ill.**

Claude Bariteau

Volume 13, Number 2, 1989

Des systèmes techniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015085ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015085ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bariteau, C. (1989). Review of [Aliette GEISTDOERFER : Pêcheurs acadiens, pêcheurs madelinots, Ethnologie d'une communauté de pêcheurs, Les Presses de l'Université Laval, Québec et les Éditions du CNRS, Paris, 1987, 496 p., annexes, biblio., tables, ill.] *Anthropologie et Sociétés*, 13(2), 174–178.
<https://doi.org/10.7202/015085ar>

En conclusion, l'auteur annonce déjà la parution de deux autres livres qui devraient nous conduire au Japon des années 80. On ne peut que les souhaiter vivement. Sa longue expérience de la langue et de la culture japonaise associée à son expertise scientifique lui permettent d'appréhender le Japon de l'intérieur et d'en traiter les données dans leur contexte culturel. C'est un document exceptionnel, écrit en français dans sa version originale.

Références

- AZUMA H.
1986 « Why study child development in Japan ? » : 3-12, in H. Stevenson, H. Azuma et H. Kakuta (éd.), *Child Development and Education in Japan*. New York : W.H. Freeman and Co.
- CLARK G.
1989 « The Pacific Basin : Different Culture, Different Growth Patterns ». Conférence présentée à la 23rd Lecture Series of the College Women's Association of Japan sous le thème « Japan and the Pacific — A New Era ? » le 2 février.
- MURAKAMI Y.
1985 « The Society as a Pattern of Civilization », *The Journal of Japanese Studies*, 11, 2 : 401-420.

Réjean Tessier
École de psychologie
Université Laval

Aliette GEISTDOERFER : *Pêcheurs acadiens, pêcheurs madelinots. Ethnologie d'une communauté de pêcheurs*, Les Presses de l'Université Laval, Québec et les Éditions du CNRS, Paris, 1987, 496 p., annexes, biblio., tables, ill.

Ce livre, publié en 1987, est issu d'une thèse de doctorat d'État soutenue en 1980 et dont le contenu provenait d'une enquête réalisée aux Îles-de-la-Madeleine en 1967 et 1968. Il relate les pratiques de pêche (hareng, homard, maquereau, morue, etc.) et de chasse (loups-marins) alors en vigueur et les contextualise à la fois sous l'angle des rapports sociaux auxquels elles renvoient et celui des transformations sociales, techniques et culturelles qui les ont affectées au tournant des années 60. On ne saurait donc y rechercher un portrait de la situation présente aux Îles-de-la-Madeleine ni une problématique associée aux courants actuels de l'anthropologie maritime. Le lecteur est plutôt en présence d'un texte conçu dans la perspective de l'école ethnologique française qui se veut « le témoignage d'une époque déjà révolue » (p. 13) puisqu'il traite principalement d'une période particulière de la courte histoire des Madelinots, celle des années 60.

L'ethnologie ne tire pas sa force d'une présentation de l'actualité. Elle excelle plutôt dans l'analyse détaillée des comportements sociaux et des pratiques culturelles, tant dans les domaines techniques, économiques, sociaux, politiques et idéologiques. Le livre d'Aliette Geistdoerfer en est, à juste titre, un exemple type. On y retrouve une recherche constante de liens entre les divers domaines de la réalité des Madelinots, alliée à un approfondissement minutieux, détaillé et précis des pratiques de pêche et de chasse. Mieux, l'auteure, au terme de son analyse, s'interroge sur l'identité collective des Madelinots dont les fondements risqueraient de devenir évanescents avec l'acquisition par ces derniers du « statut de Québécois » (p. 433).

Un tel questionnement dans ce livre ne surprend guère. Tout à vrai dire y conduit. Sa construction et l'agencement des parties et de leurs sections entraînent le lecteur dans ce sillon et ce dernier, tel un hareng pris dans une trappe, ne peut pas faire fi de l'argumentation de l'auteure, surtout s'il est lui-même Québécois. J'y reviendrai après avoir présenté l'organisation de ce livre et soupesé à la fois ses forces et ses faiblesses.

D'entrée de jeu, Aliette Geistdoerfer nous plonge dans l'organisation technique et sociale de la production de poisson en 1968. C'est la première partie de son livre. Sur plus de deux cents pages agrémentées de photographies, de figures, de cartes et de tableaux, on y découvre les Îles-de-la-Madeleine, les pêcheurs côtiers, notamment ceux de la paroisse Saint-Pierre de Lavernière à l'Étang du Nord, et les techniques de pêche et de transformation du poisson utilisées par ces derniers. Dans ces pages, l'auteure nous conduit à découvrir quasiment l'intimité des pêcheurs, leurs façons de préparer leur *gréement*, les rapports familiaux sur lesquels se composent les équipages, les rites et les rythmes associés à la pratique de ce métier, les déplacements qu'il impose comme le vocabulaire qui s'y est développé. On se croirait en présence des informateurs qui ont alimenté son propos.

Dans la seconde partie, le quotidien des années 60 est restitué dans l'histoire sociale qui l'aurait engendré. L'auteure traite alors de l'organisation économique du système marchand. Déployé en deux temps, soit de la colonisation jusqu'au début du XX^e siècle et de cette période jusqu'à 1968, ce traitement fait ressortir tantôt les conditions de la production commerciale du poisson au XIX^e siècle et les modifications qui ont transformé les pratiques locales, tantôt les changements qui ont eu cours en particulier après la crise de 1929 et la Deuxième Guerre mondiale. D'une certaine façon, l'auteure y aborde l'envers de l'intérieur auquel elle nous a initiés dans la première partie. Elle nous introduit dans les contraintes diverses qui ont contribué à façonner la « culture maritime madelinote » (p. 433), celle-là même qui serait en péril depuis que la pêche, sous l'impact du système capitaliste nord-américain, de l'introduction de chalutiers et des divers programmes gouvernementaux, est devenue une « catégorie professionnelle » et la « profession d'un groupe ».

La première partie de ce livre révèle, à mon sens, les qualités les plus raffinées de l'auteure. C'est d'ailleurs là où se situent la plupart des points forts de son témoignage. Quiconque parcourt ces pages ne peut qu'applaudir le doigté, la précision, le fini et la beauté qui en émanent. Je pense en particulier à la sous-section intitulée « La pêche du homard aux cages » (p. 150-178). On s'y sent le compagnon du pêcheur. On sent aussi la passion du détail et le souci de la compréhension qui ont animé l'auteure et l'ont conduite à décortiquer des activités réalisées par des hommes. Il y a là un exemple — il passera probablement à l'histoire — non pas des limites qu'imposent les genres dès lors qu'il s'agit de pénétrer le monde du sexe opposé, mais de l'apport d'une telle démarche et, surtout, du renouveau dont elle est porteuse en dépit des balises qu'elle véhicule. Les connaissances du monde maritime et la familiarité de l'auteure avec celui des marins pêcheurs ne sont certes pas indépendantes de la qualité de ces pages.

Aliette Geistdoerfer n'excelle pas seulement dans la description. À l'instar d'André Leroi-Gourhan et de Robert Cresswell qui l'ont suivie dans ses recherches, elle a su établir des liaisons multiples avec des univers auxquels sont associées les activités techniques de la pêche, que ce soit celui du système économique qui les englobe de près ou de loin, celui de l'organisation familiale au sein de laquelle elles se conjuguent ou, encore, celui de l'identité, univers plus difficile à cerner mais non moins important car il est porteur du sens des gestes et, en grande partie, de ce qui est visé par la reproduction sociale. Sous cet angle, les pages 71 à 81 et 372 à 381 sont de loin les mieux réussies. L'auteure, dans la foulée de son insertion dans l'intimité des Madelinots, révèle à grands traits la richesse du social d'antan et les bouleversements dont il fut l'objet.

S'engager dans une telle entreprise n'est pas sans risque. Il y a des récifs ici et là qui attendent seulement que l'auteure s'y frotte pour s'affirmer davantage. Ils exigent beaucoup d'habileté pour être contournés. Malgré les efforts de l'auteure pour tirer profit d'une certaine documentation, son périple témoigne toutefois d'une gouverne téméraire, parfois même audacieuse lorsqu'elle contextualise l'historique des événements qui ont marqué les échanges commerciaux et les contraintes politiques qui ont imprégné la vie des Madelinots. Je m'y arrêterai brièvement parce que c'est là que se trouvent les quelques faiblesses de ce livre.

La première section de la deuxième partie et la conclusion du livre contiennent des pages qui intriguent. Par exemple, l'auteure y affirme que Gridley s'est installé aux Îles-de-la-Madeleine en 1744, ce qui est faux. Ce capitaine de l'armée britannique a débuté ses activités en 1762 avec l'accord du général Amherst en retour de services rendus lors de la conquête de la Nouvelle-France. Le rapport D'Erbage cité par Innis (1929) est éloquent à cet effet. Il en est de même du texte de Patterson (1891). Selon cet auteur, à l'arrivée de Gridley, quatre familles habitent déjà l'archipel depuis 1757, soit deux ans après la prise de Louisbourg. Dans ma thèse de doctorat — elle n'a rien à voir avec une « analyse sociologique du mouvement coopératif » (p. 21) comme l'affirme Aliette Geistdoerfer puisqu'elle présente le développement historique du Havre-aux-Maisons dans le contexte madelinot —, j'ai explicité les activités de Gridley aux Îles-de-la-Madeline (Bariteau 1978 : 110-125). J'ai montré comment le support militaire qu'il a obtenu de l'armée britannique lui a permis d'opérer selon les bases du mercantilisme de l'époque. J'ai aussi indiqué qu'en l'absence de ce support, Janvrin, associé au pouvoir colonial britannique, n'a pas été en mesure de développer un commerce stable aux Îles-de-la-Madeleine, les habitants d'alors, les Madelinots d'aujourd'hui, préférant échanger avec les pêcheurs américains et vendre eux-mêmes les produits de leur pêche à Gaspé, Québec et dans les autres colonies britanniques puisqu'ils possédaient *déjà* des goélettes. Plessis (1880) le signale clairement à l'occasion de son séjour aux Îles-de-la-Madeleine en 1811. Cette situation a prévalu jusqu'en 1806, début de l'application d'un régime de franc et commun soccage sous l'égide de Coffin pour contrer les squatters qu'étaient les habitants de l'époque auxquels étaient venus se joindre des gens de Miquelon, Acadiens de la déportation pour la plupart, guidés qu'ils furent par le père Allain qui avait séjourné aux Îles-de-la-Madeline en 1784 selon Hubert (1926).

Interpréter faussement cette période conduit à la lecture ambiguë des autres phases du développement historique des Madelinots. C'est un peu ce que fait, à mon avis, Aliette Geistdoerfer. Elle n'est pas parvenue à cerner les particularités des systèmes économiques au sein desquels les Madelinots ont œuvré après la cession de l'archipel à Coffin. Elle n'a pas été en mesure aussi de saisir l'importance stratégique des goélettes pour les squatters madelinots sous le régime Coffin (1806-1870), tel que je l'ai identifié dans ma thèse. Au contraire, elle a eu plutôt tendance à minimiser les particularités et à ne concevoir qu'un seul système marchand. À cet égard, la page 237 est révélatrice de ce biais car, en une

trentaine de lignes, l'on passe de 1831 à 1857, à 1871 et à 1968 sans guère de nuances alors que ces dates renvoient à des périodes qui se différencient fortement l'une de l'autre sous l'angle des rapports économiques et politiques ainsi que sous celui de l'organisation sociale des Madelinots. Cette tendance se retrouve aussi dans ses propos sur les coopératives, qu'elle présente comme des entreprises analogues à celles détenues par les entrepreneurs capitalistes ou à une firme américaine, alors qu'elles appartiennent aux pêcheurs et reflètent les tensions et les orientations qu'ils vivent localement.

Certes, l'auteure n'a jamais eu l'ambition d'écrire l'« histoire sociale et économique des Madelinots » (p. 18). En présentant toutefois ce qu'elle en a lu sans respecter l'ordre chronologique, elle a pris des risques dont celui d'être interpellée au sujet de sa démonstration. Comme son questionnement concernant l'identité madelinienne repose principalement sur les rapports du marché, il présente des biais majeurs à mon avis.

La pêche côtière sédentaire, surtout la pêche à la morue, celle qui serait au cœur de l'identité des Madelinots, est devenue très associée à un mode de vie seulement autour de 1870 alors que les goélettes furent déphasées techniquement et que les marchands entrepreneurs des Maritimes, intégrés au Canada, reçurent divers avantages pour développer leurs entreprises, ce qu'ils firent jusqu'à la crise de 1929. Ce mode de vie s'est maintenu jusqu'en 1950, la Deuxième Guerre mondiale aidant. Par la suite, le gouvernement canadien prit des mesures pour développer la pêche hauturière et assurer une modernisation des activités associées à la pêche côtière. Le gouvernement du Québec, comme je l'ai expliqué (Bariteau 1981), a orienté alors ses efforts dans cette direction. Dès lors, affirmer que la pêche côtière a façonné l'identité madelinienne, c'est faire appel à une organisation matérielle qui a eu, à un moment précis de l'histoire locale, ses heures de gloire, probablement plus à l'Étang du Nord qu'ailleurs aux Îles-de-la-Madeleine, et, du coup, c'est négliger les autres phases de l'histoire qui ont aussi contribué à façonner l'identité madelinienne. D'une certaine façon, c'est afficher le syndrome de la petite production marchande en négligeant de décoder ses composantes pour valoriser les pratiques qui lui sont liées et en discréditer d'autres, fussent-elles réalisées par des Madelinots. Enfin, avancer que cette identité est en péril à cause des Québécois, ça sent le blocage et la recherche du méchant loup. C'est faire quasi preuve d'une maîtrise de l'art du raccourci plutôt que de celui de la nuance dans la compréhension des processus identitaires.

En minimisant la perspective historique, ce qui est une des faiblesses de l'approche ethnologique, et en plongeant son regard dans l'intimité des marins pêcheurs selon la tradition de l'école d'ethnologie française, l'auteure cheminait déjà, à mon avis, en direction des remarques conclusives auxquelles elle nous conduit. La plupart des recherches ethnologiques ainsi menées débouchent sur le genre de propos qu'Aliette Geistdoerfer a développés. Le système-monde devient un rongeur de cultures et celles-ci, comme si elles étaient figées, disparaissent sous l'œil attristé des observateurs. Ce livre n'y échappe pas. S'il peut réjouir les tenants d'une telle problématique, en particulier les auteurs inspirés des courants culturalistes, fonctionnalistes et néo-fonctionnalistes, il demeure, à mes yeux, un produit partiel du moins sous cet angle. Je dis bien sous cet angle car ce livre contient des pages riches et passionnantes sur la culture matérielle des Madelinots de 1968.

Au cours des ans, les Madelinots ont développé une identité particulière. Celle-ci s'est constamment affirmée par des traits typiques qui ont été redéfinis selon les diverses organisations socio-économiques auxquelles ils ont été associés. Cette identité a donné lieu à la constitution d'un vocabulaire original dont Geistdoerfer fait écho en oubliant cependant que le terme madelinot devient, au féminin, madelinienne et non madelinote. Elle a aussi pris racine dans diverses pratiques sociales qui, en dépit des clivages sociaux

ou autres qui les accompagnent, favorisent son essor et contribuent à maintenir des différences par rapport aux Acadiens et aux Québécois. Cette identité n'est pas en péril. Elle s'affirme toujours. À l'été 87, alors que je séjournais aux Îles-de-la-Madeleine, j'ai été témoin de diverses manifestations en ce sens. Des pêcheurs côtiers de Bassin, une centaine, revendiquaient des quotas de morue que leur refusait le ministre canadien responsable des pêches. Des jeunes animaient une station communautaire de radio en valorisant le fait madelinot. D'autres jeunes cherchaient à donner une coloration madelinienne à une industrie touristique en pleine expansion. Des leaders locaux tentaient de trouver des formules pour rendre les entreprises plus madeliniennes selon les modes de fonctionnement que les Madelinots ont développés depuis déjà un certain temps. Certes, certaines activités réalisées dans des contextes autres ont disparu. Il y en a toutefois d'autres qui naissent et s'affichent tout autant madeliniennes et ce, même si les Îles-de-la-Madeleine font partie du territoire québécois et que les Madelinots en sont fiers.

Références

BARITEAU C.

1978 *Liens de dépendance et stratégies de développement : le cas du Havre-aux-Maisons (Îles-de-la-Madeleine)*. Thèse de doctorat, Université McGill.

1981 « Pêche et contrôle militaire : effets économiques et contrainte politique sur les pêcheries du Québec », *Anthropologie et Sociétés*, 5, 1 : 135-163.

HUBERT P.

1926 *Les Îles-de-la-Madeleine et les Madelinots*. Rimouski : Imprimerie générale de Rimouski.

INNIS H.A. (éd.)

1929 *Selected Documents in Canadian Economic History (1497-1783)*. Toronto : University of Toronto Press.

PATTERSON G.

1891 *The Magdalen Islands. Procedures and Transactions of the Nova Scotia Institute of Science*, XXXVI, 2^e série, 1 : 31-58.

PLESSIS Mgr. J.O.

1880 « Journal de deux voyages apostoliques dans le golfe Saint-Laurent et les Provinces d'en bas en 1811 et 1812 », *Le Foyer canadien*, III : 73-280.

Claude Bariteau
Département d'anthropologie
Université Laval